



Vienne ne croit pas aux larmes

«Welcome in Vienna», un film d'Axel Corti

"Und dann höre ich, ich solle nicht mein eigenes Nest beschmutzen. Ich glaube, wer nie unter sich sieht, der beschmutzt sein Nest." Axel Corti

Noël 1944, sur le front alsacien. L'armée allemande est en déroute mais se bat encore, des coups de feu partent à droite et à gauche, c'est la confusion totale. Pour persuader leurs ennemis de se rendre, les Américains jouent "Stille Nacht".

Plus tard, ils interrogent leurs prisonniers. Dans le camp, tout le monde parle allemand, les Alliés ayant dans leur armée de nombreux immigrés, essentiellement juifs, qui ont fui l'Europe pendant la guerre. Parmi eux, Wolff et Adler, les protagonistes de ce film exceptionnel.

"Welcome in Vienna" raconte l'histoire de deux juifs qui reviennent en vainqueurs après sept ans d'exil aux Etats-Unis (1). Ils rêvent d'un monde meilleur, de paix et d'égalité. Ils rêvent surtout de retrouver une patrie que n'a jamais su leur offrir l'Amérique. C'est selon l'expression de l'auteur, un film sur l'amertume du retour. "Welcome in Vienna" s'écrie Treschenski, l'accusoiriste du théâtre, mais Vienne rejette Wolff qui vient lui faire la morale, qui croit à une véritable dénazification, qui regarde en arrière et se souvient. Comme Moscou, où le communiste Adler croyait trouver une raison de vivre, Vienne ne croit pas aux larmes. Une seule chose compte: survivre. Wolff est choqué de voir des gens abattre des arbres sur le cimetière où repose Mozart et lorsque son amie Claudia lui demande: "Wer ist dir wichtiger? Mozart oder die Leute?", il rétorque: "Mozart". Wolff est un idéaliste, un "archange" (c'est ainsi que le surnomment Claudia et Adler) qui croit au Bien jusqu'à en perdre le sens de la réalité. Les Viennois ont besoin du bois de ce cimetière comme ils ont besoin du marché noir, de leur théâtre, de Treschenski, l'opportuniste-type, "l'éternel Autrichien qui arrive

toujours à se débrouiller" (2). "Wien braucht die Treschenskis, Wien liebt die Treschenskis, dit un personnage. Personne n'a besoin de l'archange Wolff. Tout au plus tirent-ils profit de son statut de vainqueur (Claudia pour faire carrière au théâtre, Treschenski pour s'appropriier de la pénicilline qu'il vend ensuite à prix d'or). Lorsqu'il ôte son uniforme, il est insulté et humilié. Il a perdu sa maison et sa famille, personne ne le retient; Wolff quitte Vienne, laissant derrière lui son ancien camarade Adler à qui une courte échappée dans le secteur soviétique a suffi pour perdre toutes ses illusions et qui noie désormais son vide existentiel dans l'alcool en proclamant: "Man kann auch leben, ohne an etwas zu glauben."

Axel Corti a réalisé le film qui n'avait jamais été fait en Autriche où, contrairement à l'Allemagne qui a tenté une "Vergangenheitsbewältigung", on a toujours préféré se poser en victime innocente du Troisième Reich. Or, 10% des Autrichiens étaient membres du parti nazi (contre seulement 7% en Allemagne). C'est en Autriche, pays à la longue tradition antisémite, que sont nées les idées exploitées par Hitler (dès le début du siècle, un député du parlement viennois proposait de faire du savon avec les os des juifs). Il ne faut pas oublier cela, dit Corti: "Pour vaincre le Mal, il est indispensable de se souvenir" (3). Pourtant, les Autrichiens préférèrent ne plus savoir et aujourd'hui Waldheim est devenu le symbole de la perte de mémoire de tout un peuple. "Ich bin der einzige Nazi, den Sie in Wien finden werden", proclame Treschenski qui a commencé sa carrière dans le parti communiste. "Pour lui, l'art de vivre repose essentiellement sur le refoulement" (4). La première pièce montée à Vienne après la guerre a comme leitmotiv: Ich habe diesen Krieg nicht gewollt. Le metteur en scène est un ancien nazi qui utilise sans plus attendre son uniforme de SS comme accessoire de théâtre.

Corti pose sur ses personnages le même regard qu'Edgar Reitz sur les héros de "Heimat" dont ce film se rapproche par bien des aspects (ils ont d'ailleurs utilisé le même directeur de la photo, Gernot Roll). Comme lui, il refuse de juger: "Wir wollten keinen Film über Gut und Böse, sondern zeigen, wie es damals war, und wie jeder auf seine eigene Art reagiert und vielleicht reagieren muss" (5).

Si Treschenski a probablement torturé des juifs, il a aussi protégé Wolff; Claudia qui pense à se servir de son ami pour obtenir un rôle finit par l'aimer vraiment. Il y a toujours une part de sincérité dans ces personnages qui veulent surtout vivre et nous paraissent ainsi plus humains, plus proches de nous, que Wolff. Le plus grand mérite de ce film est de nous montrer que le Bien et le

Mal ne sont jamais d'un seul côté (les Américains ne pactisent-ils pas immédiatement avec les officiers nazis contre les Soviétiques?) et que, dans la même situation, nous n'aurions peut-être pas réagi autrement. L'essentiel, c'est d'en prendre conscience et de s'en souvenir afin d'étouffer dans l'oeuf la montée des "héritiers" (6), en Autriche et ailleurs.

Viviane Thill

(1) "Welcome in Vienna" est la troisième partie d'une trilogie dont les deux premiers actes (malheureusement pas distribués) racontent la fuite des juifs à travers l'Europe ("An uns glaubt Gott nicht mehr") et leur arrivée aux Etats-Unis ("Santa Fe"). (2,3,4,5) déclarations extraites du dossier de presse. (6) titre d'un film der Walter Bannert sur les nouveaux groupes de nazis en Autriche.